

David McNally

Panne globale

Crise, austérité et résistance

préface de Jonathan Martineau



écosociété

Extrait de la publication

PANNE GLOBALE

David McNally

PANNE GLOBALE
Crise, austérité et résistance

*Traduit de l'anglais (Canada) par
Jonathan Martineau*



Coordination éditoriale: David Murray

Illustration de la couverture: *Window, Packard Motos Plant, Detroit* © Yves Marchand et Romain Meffre, 2005

Typographie et mise en pages: Yolande Martel

L'édition originale de ce livre a été publiée par PM Press, Oakland (CA), sous le titre *Global Slump: The Economics and Politics of Crisis and Resistance*.

© David McNally, 2010

© Les Éditions Écosociété, 2013, pour l'édition française

Dépôt légal: 4^e trimestre 2013

ISBN PAPIER 978-2-89719-097-2

ISBN PDF 978-2-89719-098-9

ISBN ePUB 978-2-89719-099-6

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

McNally, David

[Global slump. Français]

Panne globale: crise, austérité et résistance

Traduction de: Global slump.

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-89719-098-9

1. Crise financière mondiale, 2008-2009. 2. Finances internationales.
3. Capitalisme. I. Titre.

HG3881.M27514 2013

332'.042

C2013-941716-8

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous remercions le gouvernement du Québec de son soutien par l'entremise du Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres (gestion SODEC), et la SODEC pour son soutien financier.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre pour nos activités de traduction.

TABLE DES MATIÈRES

Préface à l'édition française	7
Préface et remerciements de l'édition originale (2011)	17
Introduction : La crise en mutation du capitalisme mondial	23
1. La grande panique de 2008	40
2. La fête est finie : trente ans de néolibéralisme	58
3. Capitalisme et bipolarité : d'une crise à l'autre	109
4. Le chaos financier : l'argent, le crédit et l'instabilité dans le capitalisme tardif	142
5. Dette, discipline et dépossession : processus racisés, classe et panne globale	179
6. Vers une grande résistance ?	225
Conclusion	273
Postface à l'édition française (2013)	288
Glossaire	301

PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE¹

VOICI DONC LA PREMIÈRE TRADUCTION en français d'un ouvrage de David McNally, professeur au département de science politique de l'Université York à Toronto, figure montante de la pensée critique anglophone et militant bien connu de la scène torontoise et canadienne. L'œuvre de McNally comprend un grand nombre d'articles, ainsi que d'ouvrages traitant d'un large éventail de sujets : l'histoire de l'économie politique, la critique du marché capitaliste et du socialisme de marché, la théorie matérialiste historique du langage et de la culture, et tout récemment une étude fascinante de l'économie politique du corps et de la monstrosité comme objet culturel dans l'histoire du capitalisme, gagnant du Deutscher Prize en 2012. Les interventions de McNally prennent aussi la forme de textes plus directement d'actualité, sur la mondialisation et l'anticapitalisme par exemple, et évidemment le livre que vous tenez entre vos mains, primé celui-là par la American Sociological Association en 2011, portant sur la crise contemporaine².

-
1. J'aimerais remercier toute l'équipe d'Écosociété, en particulier David Murray, pour leur aide et leur appui dans ce projet de traduction. Je veux remercier également David McNally, Anna Lupien, Valérie Lefebvre-Faucher, Frédéric Guillaume Dufour, Xavier Lafrance, ainsi que les gens de la révision, pour leurs conseils sur des points particuliers reliés à la rédaction. Finalement, je remercie le Conseil des Arts du Canada.
 2. David McNally a fait paraître, dans l'ordre : *Political Economy and The Rise of Capitalism: A Reinterpretation*, Berkeley, Los Angeles et Londres, University of California Press, 1988 ; *Against the Market: Political Economy, Market*

Héritier de la New Left anglo-saxonne, McNally s'inscrit résolument dans le champ de la pensée marxiste, mais le matérialisme historique non dogmatique qu'il déploie dans ses ouvrages, qui intègre à son approche les problématiques de genre, de classe, de processus racisés, de langage, de sexualité, de travail migrant et de mouvements sociaux, offre certaines des analyses socioéconomiques, politiques et culturelles les plus riches et stimulantes de la pensée critique contemporaine. La pensée de McNally se distingue par une approche holistique et historique qui dépasse les vieilles dichotomies du marxisme reliées à son modèle base-superstructure, les analyses fonctionnalistes de la société et des rapports de pouvoir, et les analyses abstraites de l'économie orthodoxe. Ce sont les thèmes de l'aliénation, de la valeur, du fétichisme de la marchandise, des formes de pouvoir dans les sociétés capitalistes et des luttes sociales qui s'imbriquent dans l'édifice intellectuel « macnallien » en construction³.

C'est avec *Panne globale* que nous présentons McNally au public francophone, en partie parce que cet ouvrage marie à merveille la critique de l'actualité et la richesse théorique qui caractérise son œuvre. L'analyse du déroulement de la présente crise et de ses conséquences, rédigée il y a plus de deux ans, est d'une prescience étonnante. À la lumière des développements récents, il semble en effet que *Panne globale* soit encore plus d'actualité en 2013 qu'en 2011. L'absence de reprise économique soutenue, le passage à l'austérité, la panne sèche en ce qui concerne les investissements des entreprises, etc. : l'actualité économique semble suivre d'une façon remarquablement fidèle les prédictions et intuitions de McNally. Cela en fait un ouvrage incontournable pour tous ceux et celles qui s'intéressent à la conjoncture sociale, politique et économique de notre époque.

Socialism and the Marxist Critique, Londres et New York, Verso, 1993; *Bodies of Meaning: Studies on Language, Labor, and Liberation*, Albany, State University of New York Press, 2000; *Another World Is Possible: Globalization & Anti-Capitalism*, Winnipeg, Arbeiter Ring Publishing, 2001 et ré-édition en 2006; *Monsters of the Market: Zombies, Vampires, and Global Capitalism*, Chicago, Haymarket, 2012 (Deutscher Prize en 2012). *Panne globale*, quant à lui paru initialement fin 2010, s'est vu décerner le prix Paul Sweezy de l'American Sociological Association en 2011.

3. Pour une synthèse théorique de l'œuvre, voir Jonathan Martineau, « David McNally », dans Jonathan Martineau (dir.), *Marxisme anglo-saxon. Figures contemporaines*, Montréal, Lux, 2013.

Panne globale nous interpelle en évoquant d'abord une question fondamentale : la question *historique*, celle de notre époque. Dès les premières lignes, c'est bien du *temps* que McNally nous parle. Quand vivons-nous ? Quel est notre moment historique ? De quoi sommes-nous les contemporains ? Avec Lukács, McNally nous rappelle qu'il est difficile de saisir le présent en tant qu'histoire, principalement parce que nous concevons l'historicité comme une caractéristique du passé et non du moment présent. Il aurait pu ajouter : parce que les sociétés capitalistes sont des sociétés qui oublient. L'amnésie historique est d'ailleurs un thème fort chez d'autres figures de la New Left comme David Harvey ou Fredric Jameson, qui diagnostiquent une perte du sens de l'histoire dans ce moment qui est le nôtre. Ici, on peut établir des liens entre la porte entrouverte par ce diagnostic et le point d'entrée de McNally dans l'examen de notre conjoncture historique. En effet, au cœur des désirs réifiés des subjectivités sociales consuméristes et de la sublimation du besoin de sens et d'orientation collective dans une culture libidineuse de la marchandise, au cœur d'un régime social de temps où l'abstraction temporelle colonise, subsume et aliène les temporalités concrètes de la vie humaine historique, au cœur de tout cela surgit comme un effet pervers cette forme d'amnésie collective, produit de notre rapport aliéné au monde, qui se reproduit dans l'horizon temporel du capitalisme tardif. Celui-ci est complètement aveuglé par le court terme, par la multiplication des relations dans le présent découlant de cette forme de temporalité contemporaine que Jameson appelle la « synchronicité postmoderne ». La perte de mémoire collective et la difficulté d'appréhender la profondeur historique du présent sont deux symptômes de notre aliénation temporelle qui sous-tendent la réflexion de McNally⁴. Un thème unifiant au sein de cet ouvrage est ce besoin de penser notre présent *en tant qu'histoire*. Est-ce là une tâche réalisable pour la pensée critique ou notre mémoire et notre subjectivité sociale souffrent-elles d'une irrémédiable obsolescence programmée ?

4. Sur les thèmes du temps et du présent historique, voir les premières lignes de l'introduction du présent ouvrage, et aussi Fredric Jameson, *Valences of the Dialectic*, Londres et New York, Verso, 2009, p. 494-495 ; Jonathan Martineau, *Time, Capitalism, and Alienation*, Leyde, Brill, 2013, à paraître ; David Harvey, *The Condition of Postmodernity*, Oxford, Blackwell, 1990.

*

Le présent ouvrage traite donc de cette panne globale, du déclenchement de la grande crise de 2008 à la période d'austérité actuelle, marquée par une absence de reprise économique soutenue. Bien que l'objet principal de McNally soit la crise financière et économique de 2008 et ses conséquences, son propos dépasse largement les considérations économiques ou politiques reliées aux seules cinq dernières années. McNally aborde entre autres aussi la Grande Dépression des années 1930 ainsi que certains épisodes marquants des luttes sociales des quatre-vingt dernières années. Mais c'est plus précisément dans le contexte de l'histoire du capitalisme néolibéral des quarante dernières années que McNally situe la crise de 2008. Ici, on découvre une analyse qui invite à concevoir le capitalisme néolibéral en tant que phénomène social et global.

Pour ce faire, il faut reconnaître d'emblée que la phase néolibérale du capitalisme ne peut se réduire à une série de politiques économiques ou à une idéologie ayant peu à peu atteint une position hégémonique au sein de la classe dirigeante et, par le fait même, exercé une influence sur certains appareils d'États et organisations internationales. Cette phase doit s'aborder plutôt comme un phénomène multidimensionnel affectant aussi bien les macrostructures politico-économiques de la reproduction de la société que les microrapports sociaux entre les individus. McNally nous fait voir comment les effets du capitalisme néolibéral et de sa crise historique de 2008 se font sentir dans le tissu social et la vie des gens selon des lignes de tension de classe, de genre ou de processus racisés. En effet, si le capitalisme néolibéral et sa crise ne sont pas des phénomènes strictement économiques, mais bien sociaux, nous pouvons en déduire qu'il n'y a pas une sphère « économique » isolée, dont les développements se répercutent ensuite dans la société. Le système capitaliste est toujours déjà social. Si la privatisation du pouvoir politique dans l'organisation de la production et de l'appropriation de la richesse et son confinement au sein d'une sphère économique servent historiquement à permettre à ce pouvoir d'échapper au contrôle démocratique, cette sphère n'est pas pour autant aussi étanche qu'il le

semble, puisque le capitalisme ne s'y cantonne pas⁵. Le capitalisme – en tant que rapport social basé sur la dépossession des gens qui produisent, sur la médiation de la reproduction de la vie sociale par le marché et un rapport aliéné à soi, à la nature et aux autres – est un système dont les tendances totalisantes se déploient dans la société et dans nos vies, et non seulement sur le plan d'indicateurs économiques.

Cela implique également qu'il faille abandonner le jargon de l'économie orthodoxe et de ses modèles pour interroger le capitalisme contemporain comme un système social. L'analyse de McNally va donc bien au-delà des abstractions mathématiques, elle met l'accent par exemple sur le fait que les signes récents d'une « reprise statistique » découlent en fait de la prolongation et de l'approfondissement d'une « récession humaine ». En ce sens, les engagements théoriques et politiques de McNally s'accompagnent d'un style d'écriture socioéconomique qui s'inscrit en faux contre l'aura mystificatrice des codes ésotériques de l'économie orthodoxe.

De façon complémentaire, l'analyse de McNally aborde le capitalisme néolibéral non pas comme une agrégation de développements nationaux, un modèle capitaliste davantage anglo-saxon, ou un développement purement occidental. Le capitalisme néolibéral, pour McNally, est un système global. Il faut sortir de l'analyse socioéconomique qui prend certains États-nations comme unité d'analyse et confond les dynamiques des parties avec la dynamique du tout. McNally remet en doute la méthodologie des analyses qui tirent des conclusions en se concentrant sur certains pays capitalistes « avancés » et négligent des développements aussi cruciaux que la formation d'un nouveau centre d'accumulation en Asie⁶. « Le capitalisme, après tout, est un système global », nous dit McNally, « et c'est sur le plan de l'économie mondiale que ses dynamiques sont opérationnelles dans leur ensemble ». Le présent ouvrage fait donc faire à

5. Sur la formation d'une sphère économique sous le capitalisme, voir Ellen M. Wood, « The Separation of the 'Economic' and the 'Political' in Capitalism », dans Ellen M. Wood, *Democracy Against Capitalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, chap. 1.

6. Ici c'est en particulier à l'analyse de Robert Brenner que McNally attribue cette faille. Il lui reconnaît par ailleurs plusieurs mérites.

l'analyse un pas décisif vers la prise en compte du capitalisme néolibéral contemporain comme système social global.

Tout au long de *Panne globale*, McNally actualise la critique de l'économie politique développée par Marx dans *Le capital* en en montrant les forces et en identifiant certains plans sur lesquels il reste encore du travail à accomplir. Il apporte ainsi une contribution importante à une tâche monumentale, la compréhension du capitalisme contemporain, tâche qui a mobilisé récemment plusieurs travaux en provenance des cercles d'économie politique critique du monde anglo-saxon⁷.

En ce qui concerne le moment de crise actuel, McNally propose une théorisation qui permet de dépasser deux trames narratives plus ou moins superficielles ayant eu cours depuis 2008. Dans un premier temps, contrairement à plusieurs autres comptes rendus de la crise, tant critiques qu'orthodoxes, McNally se situe à un niveau d'analyse qui dépasse les récits psychologisants qui font appel à de prétendues dispositions anthropologiques, qui font porter le blâme à la cupidité des capitalistes, à l'avidité des banquiers, à ce défaut de la « nature humaine » de toujours en vouloir plus – bref, à des explications qui n'en sont pas. Ces explications et théories échouent dès le départ parce qu'elles ne posent tout simplement pas la bonne question. Elles sont aveugles aux dispositifs sociaux qui rendent ce genre de comportements non seulement possibles et acceptables, mais valorisés et méritoires. Dans un deuxième temps, et de façon reliée, McNally s'attaque à l'idée fautive qui identifie les causes de la crise à des perturbations du système par des éléments qui lui sont, somme toute, étrangers ou extérieurs. Dans de tels récits, qui servent de défense au capitalisme, de « mauvais banquiers abusent du système » et réussissent à faire dérailler cette bonne et juste économie de marché, les problèmes économiques découlent seulement

7. Notons seulement quelques contributions récentes: Leo Panitch et Sam Gindin, *The Making of Global Capitalism*, Londres et New York, Verso, 2012; Gérard Duménil et Dominique Lévy, *The Crisis of Neoliberalism*, Cambridge, Harvard University Press, 2011; Robert Brenner, *The Economics of Global Turbulence*, Londres et New York, Verso, 2006; Giovanni Arrighi, *Adam Smith in Beijing*, Londres et New York, Verso, 2009; David Harvey, *The Enigma of Capital and the Crises of Capitalism*, Oxford, Oxford University Press, 2010; John Bellamy Foster et Robert McChesney, *The Endless Crisis*, New York, Monthly Review Press, 2012.

d'interventions mal avisées, d'une réglementation déficiente, de marchés non concurrentiels, ou tout simplement d'une série de facteurs conjoncturels atypiques et « impossibles à prévoir ». Ces arguments impliquent évidemment qu'un marché capitaliste « libre », concurrentiel et encadré par les bonnes réglementations est stable, ce que McNally rejette fondamentalement.

McNally est clair sur ce point: les crises et les pannes sont programmées à même le fonctionnement du système capitaliste. Elles ne sont pas le résultat de causes extérieures qu'il s'agirait d'éliminer ou de contenir, ou d'un phénomène de toute façon rarissime et imprévisible. Il ne s'agit pas d'accidents venant perturber le bon ordre du *business as usual*, ni de produits d'une « nature humaine », cupide et égoïste. Il ne s'agit pas non plus d'un laisser-faire ou d'une mauvaise réglementation. Pour McNally, les crises et les pannes sont des « réflexes inhérents à la structure du système »; en usant d'une métaphore organique, il les assimile au cycle respiratoire du système. Les crises et les pannes, c'est aussi ça, le *business as usual* capitaliste. Pourtant, si elles sont « normales » d'un point de vue systémique, elles n'en sont pas moins dévastatrices sur les plans social et humain, surtout lorsqu'elles sont suivies d'épisodes d'austérité comme celui qui tient en ce moment plusieurs pays dans ses griffes, une austérité qui vient ironiquement elle-même nuire à une reprise économique soutenue.

Quelle est-elle, cette logique du système dont McNally nous expose certaines tendances majeures ? Comment fait-elle en sorte que le capitalisme soit systématiquement porté à la crise ? Quel rôle, quelles fonctions les crises jouent-elles dans la reproduction du système capitaliste ? Ce n'est pas l'endroit ici d'entrer dans les détails, mais mentionnons tout de même que McNally se situe sur le plan de contradictions systémiques fondamentales des marchés capitalistes. La clé de l'analyse se trouve dans le constat que le capitalisme est un système dont le but premier n'est pas de satisfaire des besoins humains, de créer des emplois, de hausser les niveaux de vie, etc., mais bien de *faire des profits*. Pour cela, il doit constamment viser à augmenter la productivité. Le fonctionnement même du marché capitaliste oblige ses acteurs à investir dans des technologies pour demeurer concurrentiels⁸.

8. Les amateurs et amatrices de théories du capitalisme et de ses crises peuvent se rapporter au chapitre 3 pour plus de détails.

C'est là, dit McNally, que prend naissance une tendance à la suraccumulation, et voilà un concept clé de la théorie de la crise macnallienne : la suraccumulation, liée au boom des investissements dans les cycles économiques d'expansion, mène inmanquablement à une situation où il y a plus de capital que ce dont on peut faire un usage profitable. D'où le besoin périodique du capitalisme de se purger de cet excédent, de détruire, littéralement, le capital en trop. D'où la prolongation d'une crise lorsque le capital suraccumulé et non profitable demeure en utilisation⁹. Et ce sont bien entendu les populations ouvrières et pauvres qui subissent les conséquences humaines infernales de ces épisodes de destruction.

La financiarisation accrue du système dans les dernières décennies aura d'ailleurs, comme l'explique McNally, contribué à le rendre beaucoup plus instable, notamment depuis l'abandon de l'étalon dollar-or et la globalisation subséquente d'une sphère financière systématiquement hyperactive et hautement volatile. Ainsi, McNally persiste et signe : les crises de la profitabilité, les déclin des investissements, la recherche illimitée de nouveaux profits par des exercices de titrisation complètement fous ou une prolifération des formes d'endettement, tous ces phénomènes ne sont pas des « perturbations » du système, des « abus », des « événements extérieurs » qui viendraient le déstabiliser, ou des « failles de la nature humaine » qui viendraient faire dérailler le cours tranquille d'une économie de marché en elle-même vertueuse et efficace. L'instabilité, les crises, la destruction périodique du capital en trop, la recherche du profit par tous les moyens possibles, tout cela découle de la logique même du système. Pour éviter les crises et les pannes, il ne s'agit donc pas de chercher à protéger le système de menaces externes à son bon fonctionnement, ou de le réguler de façon à garantir sa stabilité. Ce sont là des chimères, et l'histoire du capitalisme est là pour le prouver. Pour dépasser les crises, l'exploitation, l'oppression et la destruction périodique, parfois cataclysmique, de la valeur créée par le travail humain, il faut changer de système.

9. Voir la postface de l'auteur.

*

On ne peut toutefois maintenant s'en tenir à ce diagnostic. Et c'est là que McNally nous amène à penser notre présent « en tant qu'histoire ». Il faut voir comment se porter au-delà de cet éternel retour du même et penser notre destinée collective, celle qui se trouve ici, près de nous, comme un moment potentiel de dépassement du capitalisme et de ses crises. Pour ce faire, il faut que la pensée critique clarifie les enjeux, décortique certains pans de la réalité pour que des stratégies puissent y trouver prise. La pensée critique peut et doit nommer les formes d'exploitation et de domination, et elle peut et doit explorer et défricher des voies menant à un autre monde possible.

Pour cela, il faut que la pensée critique soit en mesure de théoriser les tendances à l'œuvre dans le capitalisme contemporain. L'analyse de classe demeure à cet égard une tâche cruciale, et McNally participe d'un effort de reconceptualisation des classes sociales dans la New Left, qui n'en ramène pas la définition à la position déterminée d'un groupe par rapport aux moyens de production, ou à des différenciations reposant sur les niveaux de revenu, de propriété ou d'accès aux ressources. Elle diffère également des conceptions qui mettent l'accent sur une certaine taxonomie de statuts sociaux ou juridiques. C'est qu'ici McNally est un héritier d'E.P. Thompson: la classe est un processus vécu, un phénomène qui advient historiquement, et non pas un concept théorique ou un construit fonctionnaliste qui découle d'une catégorie analytique et y revient ultimement dans une sorte de cycle autoréférentiel. Pour McNally, il faut que s'instaure un dialogue entre les catégories d'analyse et le processus historique. Un tel point de départ, davantage dialectique qu'analytique, permet de jeter un éclairage nouveau sur les luttes sociales. C'est à travers celles-ci que les classes adviennent¹⁰. McNally propose une description de la période contemporaine comme processus de lutte. La classe dirigeante, même si elle a retrouvé son arrogance d'avant 2008, peine à articuler une vision d'avenir et à légitimer le régime de pouvoir usé qui reste en place.

10. Voir aussi Xavier Lafrance, « Edward P. Thompson », dans Jonathan Martineau (dir.), *Marxisme anglo-saxon, op. cit.*

Elle a recours à l'accumulation par dépossession et aux processus disciplinaires à l'encontre des classes populaires. Elle s'appuie sur une militarisation de la police, le déploiement d'un complexe carcéro-industriel et des formes genrées et racisées de contrôle social. La classe ouvrière, elle, a énormément changé et n'a plus grand-chose à voir avec ce qui se concevait souvent dans la vieille gauche comme une classe plus ou moins homogène de travailleurs manufacturiers blancs. La classe ouvrière chez McNally se compose de ceux et celles qui sont opprimés et qui combattent les formes d'oppression racisées, genrées, sexuelles, etc., du capitalisme contemporain et des modes de pouvoir et d'exploitation qu'il mobilise de par le monde. La formation de cette nouvelle classe ouvrière par ses propres actions de résistance est un processus historique.

Cet affranchissement dans l'optique macnallienne de catégories analytiques usées découle d'une idée toute simple. La pensée critique doit se bâtir dans le ici et maintenant des luttes sociales et démocratiques et dans leur composition diversifiée, plutôt que de vouloir philosopher sur la composition idéale de la classe ouvrière, de proposer des alternatives désincarnées ou de se placer soi-disant à l'avant-garde du bon peuple pour lui montrer la voie. Nous sommes donc ici en présence d'une pensée critique dont la portée s'inscrit véritablement dans les luttes, et non au-delà d'elles ou, à une certaine distance, dans un ailleurs ou un après. La pensée critique doit penser l'ailleurs ou l'après à partir de l'ici et du maintenant, à partir d'un *présent historique*. *Panne globale* est un livre engagé, une contribution à la pensée et à l'action de notre moment historique, afin de participer aux luttes pour « traduire la résistance anti-austérité en politique anticapitaliste ». C'est dans cette visée que se déploie la pensée critique de McNally tout au long de *Panne globale*, pour procéder à une historicisation de notre présent, à une clarification de cette conjoncture que nous ne choisissons pas, comme le disait Marx, mais qui nous est donnée et à partir de laquelle nous devons faire notre histoire.

JONATHAN MARTINEAU
Montréal, juin 2013

PRÉFACE ET REMERCIEMENTS DE L'ÉDITION ORIGINALE (2011)

PEU-ÊTRE EST-CE UN SIGNE DU DESTIN : je me trouvais à New York en mars 2008 pour le Forum annuel de la Gauche, le « Left Forum », au moment même où Bear Stearns, une des grandes banques d'investissement de Wall Street, s'est effondrée. « C'est une très grosse nouvelle », mentionnai-je à ma conjointe, avant de parcourir les différents journaux du monde des affaires pour tenter de mesurer l'ampleur de cet événement. « Cela pourrait bien être le début d'une crise majeure », pensai-je. En fait, mon analyse de la situation avait déjà une bonne longueur d'avance sur celle des économistes orthodoxes (et ce n'est pas de la vantardise que de l'affirmer, comme nous le verrons), même si je n'avais encore qu'une idée floue et superficielle de la mesure de l'événement.

Ce livre représente en quelque sorte un effort de clarification quant à la nature de la Grande Récession actuelle, quant à son origine et à son parcours probable dans les années à venir. Il s'agit aussi pour moi, dans ces pages, de réfléchir aux conséquences de cette crise pour les mouvements de résistance, les luttes pour la justice globale et le combat anticapitaliste. Ces réflexions ne sont pas le fruit d'une quête menée par un intellectuel solitaire. À chaque étape du processus, je me suis nourri des nombreuses discussions et activités politiques où je me suis retrouvé

en compagnie d'intellectuels et de militants et militantes radicaux qui travaillent sur certains des enjeux que j'explore dans ce livre. J'ai pu sentir l'urgence de comprendre ces forces qui transforment notre monde à un rythme effréné, la nécessité de mieux cerner la portée de ces événements qui posent des défis immenses aux mouvements de justice sociale partout dans le monde. S'ajoute à cette urgence ma conviction que nous devons cartographier les contours de cette crise mondiale le plus adéquatement possible si nous voulons être en mesure d'adapter nos stratégies de résistance à ses effets dévastateurs.

Ce livre est ma modeste contribution à cette cause. Il a ses défauts, bien entendu, mais il en aurait eu davantage, n'eussent été des commentaires, de l'inspiration et des encouragements que j'ai reçus.

Je pense en particulier au remarquable esprit d'examen radical et non sectaire qui a animé les journées d'études organisées par le Projet d'éducation et d'action populaires de Toronto en 2009, où j'ai eu le plaisir de présenter pour la première fois certaines parties de mon analyse. Je lève mon chapeau à tous les militants et militantes exemplaires de la Coalition ontarienne contre la pauvreté, de No One is Illegal-Toronto, de la Coalition contre l'apartheid israélien, du Projet socialiste et des Nouveaux socialistes de Toronto, qui ont fait de ces rassemblements des épisodes extraordinaires d'autoéducation populaire. J'ai aussi grandement bénéficié des occasions que j'ai eues de présenter quelques-unes de ces idées dans divers ateliers, conférences et séminaires auxquels assistaient des gens extrêmement avertis. Je veux mentionner entre autres la revue *Historical Materialism* (à ses conférences de Londres et de Toronto), le Left Forum de New York, les conférences « Socialism » 2009 et 2010 à Chicago, le Centre pour l'économie politique globale et le programme des Études du travail à l'Université Simon Fraser, la rencontre 2009 de la Société pour les études socialistes à l'Université Carleton, le Forum socialiste de Vancouver, le programme d'Études du développement international à l'Université Trent, le Groupe de recherche d'intérêt public de l'Ontario à l'Université de Toronto et à l'Université York, une rencontre stimulante du *Socialist Register* lors d'un atelier à Toronto, ainsi que la Conférence d'économie politique des Grands Lacs de l'Université Carleton. Je veux également

remercier les militants et militantes de No One is Illegal-Toronto, de Unite Here, du Projet socialiste et des Nouveaux socialistes de Toronto qui m'ont invité à présenter mes idées sur ces thèmes dans divers ateliers et panels de discussion.

J'adresse des remerciements particuliers au comité éditorial de *Historical Materialism*, de loin la meilleure publication en langue anglaise sur la pensée critique socialiste, pour leur invitation à soumettre un article, « From Financial Crisis to World Slump: Accumulation, Financialisation, and the Global Slowdown », à partir d'une présentation que j'avais faite lors de la conférence de 2008 à Londres. Cet article, paru en 2009, m'a permis de développer ma pensée sur certains des enjeux dont je traite dans ce qui suit. Ce livre, en quelque sorte, développe des idées abordées dans cet article.

Tout au long de ces occasions et de nombreuses conversations privées, j'ai reçu énormément d'encouragement de la part de Greg Albo, Alison Ayers, Himani Bannerji, Riccardo Bellofiore, Susan Buck-Morss, Johanna Brenner, Sebastian Budgen, David Camfield, James Cairns, Vivek Chibber, Aziz Choudry, Erin Chun, John Clarke, Professor D de la Dope Poets Society, Ruth Wilson Gilmore, Todd Gordon, Adam Hanieh, Sarah Knopp, Michael Kuttner, Shahrzad Mojab, Colin Mooers, Fred Moseley, Amy Muldoon, Bertell Ollman, Leo Panitch, Charlie Post, Alfredo Saad-Filho, Alan Sears, Anwar Shaikh, Ahmed Shawk, Tony Smith, Hamid Sodeifi, Jesook Song et Ellen Meiksins Wood. Un grand merci à ces amis, amies et camarades formidables. Je voudrais également remercier mon père qui m'a régulièrement rappelé que mes efforts d'écriture dans l'urgence seraient sans doute plus efficaces si je m'accordais quelques pauses pour refaire le plein d'énergie et me changer les idées.

Mon éditrice à PM Press, Sasha Lilley, m'a d'abord interviewé sur ces questions dans le cadre de sa remarquable série d'émissions sur KPFA Radio, « Capitalism and Its Discontents ». Elle a ensuite insisté pour que j'explore tout ceci, plus en profondeur, dans le but d'en faire un livre. Je suis très heureux d'avoir suivi son conseil. Je suis également très reconnaissant à son endroit pour ses suggestions éditoriales très avisées et parfois même tranchantes: elles ont grandement amélioré le produit final. Il y a eu quelques retards (nécessaires) dans la finition de ce

livre, à cause de mon implication dans les manifestations contre le G20 à Toronto à la fin du mois de juin 2010 et de l'importante campagne de défense qui a suivi en réaction aux tactiques dignes d'un État policier, qui ont mené à l'arrestation de plus de 1 000 personnes. Je veux souligner le courage des milliers de manifestantes et de manifestants qui ont dénoncé le G20, particulièrement de ceux et celles qui ont été emprisonnés. Tous ces gens se sont admirablement tenus debout malgré la violence policière, les arrestations arbitraires et des conditions de détention inhumaines. Si ma solidarité va à toutes les personnes arrêtées lors du G20, je voudrais marquer ma reconnaissance toute spéciale envers l'un d'eux, Syed Hussan, un organisateur exceptionnel de No One is Illegal-Toronto, qui a finalement été libéré sous caution le jour où j'ai entrepris la rédaction de la conclusion de ce livre. Bien que notre cohabitation ait été le résultat d'un ordre de la cour, j'espère que l'amitié et la camaraderie ont pu compenser un tant soit peu les indignités d'une assignation à résidence. Dans le même esprit, je veux rendre hommage à l'engagement inébranlable de mes coprésentrices et coprésentateurs à la manifestation du 28 juin 2010 à l'extérieur du quartier général de la police de Toronto : Irina Ceric, Debra Cowen, Taylor Flook, Naomi Klein, Abeer Majeed, Farrah Miranda, Ben Powless, Judy Rebick et Dave Vasey. Continuez encore longtemps à résister à l'injustice et à l'oppression.

Je veux remercier du fond du cœur quelques amis et amies merveilleux qui ont accepté de lire des parties de ce texte, et ce, même si je le leur demandais à la dernière minute : David Camfield, Alfredo Saad-Filho, Charlie Post et Hamid Sodeifi. Leurs commentaires ont grandement amélioré ce livre.

Encore une fois, c'est à Sue Ferguson, ma partenaire en amour, en engagement politique, en parentalité, et plus encore, que je veux exprimer ma plus profonde gratitude. Depuis ces conversations à New York, alors que Bear Stearns s'effondrait, Sue est partie prenante de ce projet. Elle a lu les épreuves de chacun des chapitres, les commentant avec beaucoup de discernement. Elle m'a également aidé à demeurer sain d'esprit, du moins je le crois, alors que je me trouvais sous la pression de mes échéances. Nos garçons, Liam, Sam et Adam me rappellent sans cesse pourquoi je fais ce travail. Leur énergie, leur exubérance,

leur créativité et leur merveilleux sens de l'humour ne cessent de m'inspirer. Ils me rappellent qu'un autre monde est réellement possible. Ce livre leur est dédié, à ces incroyables « Fergallys », Liam, Sam, Adam et Sue, mes complices dans l'amour et le bonheur.



LES ÉDITIONS
Écosociété
MONTRÉAL

Faites circuler nos livres.

Discutez-en avec d'autres personnes.

Si vous avez des commentaires, faites-les-nous parvenir; il nous fera plaisir de les communiquer aux auteurEs et à notre comité éditorial.

Les Éditions Écosociété

C.P. 32 052, comptoir Saint-André
Montréal (Québec) H2L 4Y5

Courriel: ecosociete@ecosociete.org

Toile: www.ecosociete.org

NOS DIFFUSEURS

EN AMÉRIQUE

Diffusion Dimedia inc.

539, boulevard Lebeau
Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2
Téléphone: (514) 336-3941
Télécopieur: (514) 331-3916
Courriel: general@dimedia.qc.ca

**EN FRANCE et
EN BELGIQUE**

DG Diffusion

ZI de Bogues
31750 Escalquens
Téléphone: 05 61 00 09 99
Télécopieur: 05 61 00 23 12
Courriel: dg@dgdiffusion.com

EN SUISSE

Servidis S.A

Chemin des Chalets
1279 Chavannes-de-Bogis
Téléphone et télécopieur: 022 960 95 25
Courriel: commandes@servidis.ch

Septembre 2008. La banque d'investissement Lehman Brothers, dont la valeur s'élevait 635 milliards de dollars, déclare faillite, donnant le coup d'envoi à la pire crise économique depuis celle des années 1930. Puis, la grande panique cède la place au grand déni. Après avoir furtivement interrogé l'avenir du capitalisme, l'élite économique et politique a préféré procéder au grand sauvetage et repartir la machine.

Or, pour David McNally, la crise économique et financière de 2008 n'est pas le résultat d'une quelconque défaillance du système ; ses causes profondes résident dans la nature même du capitalisme. Et loin d'être derrière nous, cette crise a inauguré une période marquée par l'adoption de mesures d'austérité dont les classes laborieuses et marginalisées sont les principales victimes. Elle nous a plongé dans une véritable « panne globale ».

Construit tel un casse-tête pour appréhender la crise dans toute sa complexité et son ampleur, Panne globale s'attache à en examiner la signification historique, analysant au passage cet aspect distinctif du capitalisme néolibéral : la financiarisation de l'économie. S'éloignant des discours opaques et mystificateurs des économistes orthodoxes, McNally s'attèle à mettre en lumière les dynamiques à l'œuvre dans ce qui doit être perçu comme la première véritable crise de la période néolibérale.

En cette nouvelle ère d'austérité, l'auteur plaide pour une résistance à la panne globale. « Les luttes portant sur la manière de sortir de cette crise vont certainement "influencer la politique et l'économie pour au moins une génération". En un sens éminemment profond, donc, le présent est histoire. »



© NATHALIE ST-PIERRE

David McNally est professeur de science politique à l'Université York de Toronto. Auteur de nombreux ouvrages portant sur l'économie politique, le marxisme et l'anticapitalisme, il milite également au sein de divers mouvements anticapitalistes, antipauvreté et de justice pour les personnes migrantes.